

# Aïna l'aventurière fantastique 1

DU MEME AUTEUR :

Aïna l'Aventurière Fantastique :

1. *A Travers les Mondes*
2. *Retour aux Sources*
3. *Impératrice d'Anarieni*
4. *Plusieurs vies*
5. *Les Chroniques de Brace*

J'aime me perdre n'importe où dans le monde

*Récit de mon tour du monde d'octobre 2011 à juin 2012*

Nouvelles aventures... vers toujours plus d'humanité

*Le récit de mon séjour au Népal puis en Inde en mai 2016*

Elodie Lafay

# Aïna l'Aventurière Fantastique 1

*A Travers les Mondes*

<https://ainalaventuriere.wordpress.com/>

*Retrouvez les aventures d'Elodie et celles de son  
héroïne Aïna sur la page Facebook  
Aïna l'Aventurière Fantastique*

© 2008 Lafay Elodie

Nouvelle édition © 2017 Lafay Elodie

Édition : Books on Demand, 12/14 rond-point des Champs Elysées,  
75008 Paris, France.

Imprimé par Books on Demand GmbH, Norderstedt, Allemagne.

ISBN : 978-2-8106-0150-9

Dépôt légal : novembre 2008, nouvelle édition mars 2017

*Je remercie ma maman et ma tante Nadine pour leur aide dans la correction de mes romans, mon chéri pour son soutien dans tout ce que j'entreprends, et ma nièce Eva pour ses dessins.*

*Je dédie ce roman à tous ceux qui aiment l'aventure, la magie et les voyages dans l'Espace !*

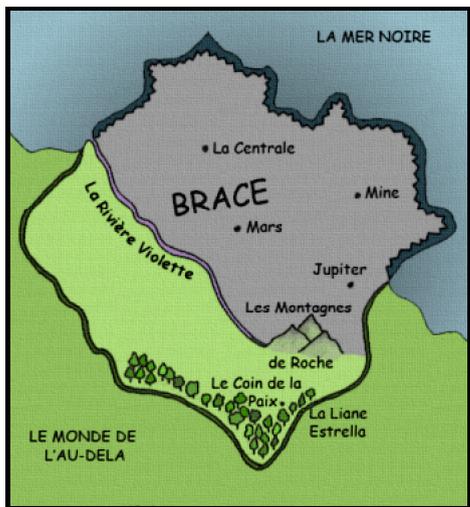
*La vie est un défi à relever, un bonheur à mériter, une aventure à tenter.*

**Mère Teresa**

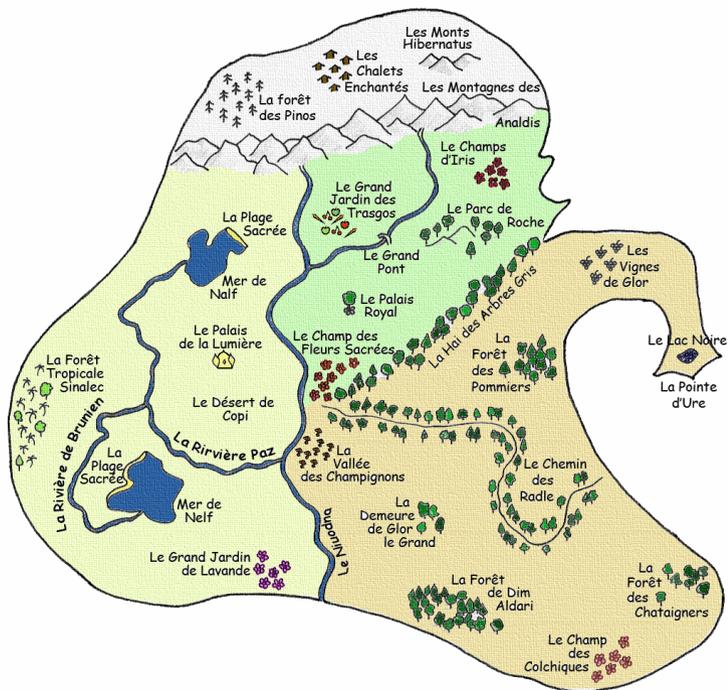




## Brace



## La Terre des Saisons



# Chapitre 1 : Un Monde Mauvais

« Je courais encore et encore, à travers les champs et entre les arbres. Je courais toujours. Je savais que je m'approchais de plus en plus. Je voulais m'arrêter car j'avais peur mais mes jambes continuaient de m'emporter plus en avant.

Et j'arrivai ! Je sautai dans le précipice devant moi. Mon cœur faillit lâcher. J'attrapai la liane.

Tout alla si vite ; en une seconde, j'arrivai de l'autre côté et je lâchai. Une pirouette amortit ma chute et je me relevai, essoufflée, pour regarder derrière moi. J'avais réussi !

Je mis un certain temps à m'en rendre vraiment compte. Mais j'étais de l'autre côté. J'y étais !

Je criai de joie puis repartis en courant pour m'éloigner le plus loin possible de cette vie qui avait été jusqu'alors la mienne, cette terre malheureuse que j'avais foulée. »

Aïna marqua une pose dans son récit. Elle était assise par terre dans le coin des livres pour enfants, l'endroit le plus confortable de la bibliothèque, et était entourée d'une dizaine de gamins assis en tailleur sur le grand tapis. Ils avaient entre six et neuf ans.

Ce jour-là, Aïna avait attaché ses longs cheveux châains et bouclés. Cette coiffure faisait ressortir son visage rond et ses bonnes joues, ce qui lui donnait un air enfantin. Elle était bientôt une jeune femme et son corps en était témoin, mais son visage d'enfant et ses yeux pétillants laissaient à penser qu'elle était toujours dans le monde de l'enfance et de l'imaginaire.

Les gamins la regardaient, ne ratant aucun mot de la palpitante histoire qu'elle leur racontait.

Mais cette histoire ne venait pas d'un livre. Aïna la connaissait par cœur.

Elle s'était arrêtée car les parents devaient récupérer leurs petits.

Une heure plus tard, seize nouveaux enfants arrivèrent.

Après s'être présentée et avoir demandé le nom de chacun, Aïna reprit son récit du début. Elle ne le narra certainement pas exactement comme aux précédents, mais cela n'avait aucune importance, car quoi qu'elle racontât, les enfants en buvaient chaque parole.

« Je vivais dans un monde laid où tout n'était que tristesse. Mon pays s'appelait Brace. Il n'était pas bien grand et les habitants n'étaient

pas bien nombreux. L'endroit se trouvait en bordure d'une mer qu'on appelait la Mer Noire, car elle était effectivement de cette couleur à cause de la pollution.

Brace était envahi d'usines, de machines, de modernisation et de mécanisation. En fait, la moitié du pays, celle du côté de la Mer Noire, était industrielle. Il n'y avait pas un seul coin de nature ; pas un arbre, ni une fleur, ni même un brin d'herbe. Cette région possédait seulement quatre villes. Mais entre chacune, il y avait exactement la même chose qu'à l'intérieur : des routes, des magasins, des immeubles, des gratte-ciels, des usines, etc. Pas un mètre carré n'était vide.

Le seul moyen de transport était un réseau de trains modernes se déplaçant à une vitesse énorme. Quant aux magasins, ils étaient immenses (plusieurs kilomètres carrés). Les villes n'étaient que des centres et servaient de points de repère.

J'habitais dans l'une d'elle nommée Mars, à environ cinquante kilomètres de la capitale, appelée La Centrale. Personne n'habitait dans la capitale, en dehors des grandes personnalités.

La personnalité la plus importante était le Souverain, qui dirigeait le pays. « Souverain » était le titre qu'il se donnait mais il n'était pas roi, il était dictateur. Il faisait ce qu'il voulait de Brace, de son « terrain de jeux ».

Il paraît qu'avant sa venue (car il n'était pas du pays) tout était complètement différent. La nature régnait et les habitants vivaient heureux et en paix. Cet homme était arrivé de l'extérieur plusieurs siècles avant ma naissance et s'était proclamé Souverain, menaçant le peuple avec ses centaines de compagnons féroces.

Je le voyais souvent sur les écrans géants installés dans tout le pays. Il avait une tête menaçante, chauve, avec de grandes moustaches, la peau ridée, un nez si petit qu'on avait l'impression qu'il n'en avait pas et les yeux complètement blancs, sans pupille ni iris et sans cils ni paupières. Il était très grand (pas loin de deux mètres), mais pourtant petit par rapport à ses compagnons à l'allure aussi effrayante que lui.

Cela faisait près de deux cents ans qu'il commandait le pays. J'avais quant à moi quatorze ans et il n'avait pas changé le moins du monde depuis que j'étais née.

Sa sœur, la Souveraine, aussi laide et autoritaire que le Souverain, aidait son frère à commander. Elle le faisait d'ailleurs très bien et était redoutée encore plus que lui.

Ses autres compagnons, arrivés avec lui, constituaient une grande armée faisant régner l'ordre. A leur arrivée une centaine, ils étaient alors des milliers car des nouveaux venaient chaque mois. Ils portaient des uniformes pour être différenciés de la population (c'était superflu car ils

étaient physiquement très différents) et portaient en permanence une arme. Dès qu'une personne enfreignait une loi, ils l'abattaient.

Le reste des habitants étaient des personnes comme moi. Mais elles pouvaient être classées en deux catégories.

Lorsque le Souverain avait pris le pouvoir, certains habitants s'étaient rangés de son côté et avaient accepté sans broncher de lui obéir. Cette première catégorie, que je nommais moi-même « les crâneurs », formait la descendance de ces personnes. Leurs devoirs étaient divers : garder les banques (qui ne contenaient l'argent que des personnalités car le reste de la population en possédait trop peu pour en mettre de côté), dénoncer ceux qui désobéissaient au Souverain, tenir les grandes entreprises, etc. Mais souvent, ils se contentaient d'être très riches et menaçaient les pauvres gens comme moi, en les exploitant et en leur faisant payer des impôts supplémentaires. Ils le pouvaient sans difficulté, car ils avaient le soutien de l'armée.

Vous l'avez compris, la population (celle de la deuxième catégorie dont je faisais partie) vivait dans la pauvreté. Nous travaillions dans les usines, nous gagnions peu notre vie, nous payions des impôts énormes et nous vivions dans des immeubles, entassés à cinq ou six dans des appartements minuscules ou des studios.

Nous ne vivions pas au sein de familles car il n'y en avait que chez les Crâneurs. Le reste de la population venait au monde artificiellement. Je ne savais même pas ce qu'étaient un père et une mère. Après nous avoir mis au monde, des machines nous bourraient la cervelle de tout ce qu'on devait savoir : obéir, travailler, écrire, lire, compter. Puis on nous envoyait dans un appartement ou un studio. Quand ceux-ci étaient pleins mais que les machines continuaient à créer des vies, des personnes âgées étaient tuées pour laisser la place aux nouveaux-nés.

Dans mon studio, nous étions six. Issane, homme de trente-cinq ans, s'occupait du ménage de tout l'immeuble. Paula, femme de quarante-trois ans, travaillait dans le magasin de la ville. Janjan, homme de vingt ans, travaillait à l'usine. Moi je m'occupais des deux enfants : Mario, deux ans et Janette, cinq ans.

Dans mon pays, on gagnait la majorité à dix ans. C'était l'âge auquel il fallait commencer à travailler, en dehors ou dans le studio. J'avais la chance de ne pas travailler en dehors, où le travail était très dur, durait treize heures par jour et se récompensait par un salaire minable.

Nous nous donnions nous-même des prénoms. Les machines nous attribuaient chacun un numéro. C'était ce que nous étions aux yeux du Souverain, de simples numéros. Le mien était 1025893. Mais mon prénom, Aïna, avait été choisi par Paula.

Je disais que Brace était au bord d'une mer polluée. Nous n'avions pas accès aux plages car de longs et hauts barbelés définissaient une zone interdite. Mais barbelés ou pas, personne ne voulait y aller, car l'eau noire était paraît-il mortelle pour quiconque la touchait.

Je disais aussi que seule la moitié du pays était industrielle. L'autre moitié, celle située au sud, était formée d'une grande plaine et d'une forêt. Il n'y avait pas de mécanisation et aucun homme n'y vivait. La nature régnait dans cet endroit qui devait être magnifique mais qui était hélas interdit. Y accéder était impossible. Les deux moitiés du pays étaient séparées par une large rivière appelée la Rivière Violette. Personne ne savait pourquoi elle avait cette couleur étrange mais beaucoup affirmait qu'elle n'était pas moins dangereuse que la Mer Noire. Elle prenait source dans les Montagnes de Roche. Mais je ne savais pas exactement où se trouvaient ces lieux et ils étaient paraît-il extrêmement bien gardés.

Pourtant je rêvais d'aller dans la partie sud de Brace. Je n'aimais pas ma vie, sans couleur, sans bonheur, sans rire. Je voulais voir à quoi ressemblaient un arbre et une fleur. Je désirais à tout prix m'échapper de ce monde de mécanisation et de misère. J'en parlais souvent à mes colocataires mais ils me répondaient que c'était impossible.

J'étais la seule à vouloir fuir. Toutes les personnes que je connaissais semblaient n'être que des zombies. J'avais l'impression d'être la seule à vraiment penser par moi-même. Car je ne cessais jamais de critiquer ma vie, Brace et le Souverain. Personne d'autre ne le faisait. Mais peu m'importaient les autres ! Il me fallait à tout prix m'enfuir, quitter ce monde affreux.

Cependant je ne savais pas encore comment faire...

Une fois par mois, je devais amener Mario et Janette au « contrôle technique ». Celui-ci était obligatoire jusqu'à l'âge de dix ans et consistait en une sorte de visite médicale. Des machines examinaient les enfants mais je ne savais pas exactement ce qu'elles faisaient. A la fin de chaque visite, les machines effaçaient probablement la mémoire des petits car ils étaient incapables de me dire ce qu'il s'y était passé. Moi-même je ne me souvenais pas de mes visites au contrôle technique.

Mais je détestais y amener les enfants. Après des heures d'attente dans une salle horrible, un homme venait chercher Janette et Mario et me laissait poireauter là une bonne demi-heure avant de me les rendre.

Pourtant, ce fut lors de l'une de ces visites qu'une solution me fut donnée, alors que j'attendais qu'on vînt chercher les enfants.

J'étais assise sur un banc très inconfortable, Janette et Mario sur mes genoux tellement il y avait de monde dans la salle d'attente.

L'homme du contrôle technique entra dans la pièce, mais, à mon grand regret, ce ne fut pas pour prendre Mario et Janette. Il appela deux autres enfants, assis à côté de moi.

Lorsque l'un des enfants se leva, un morceau de papier tomba de sa poche. Je ne saurais vous dire pourquoi, je ne le fis pas remarquer au garçon mais attendis qu'il suivît l'homme pour ramasser le papier.

C'était une carte de Brace. Elle représentait la partie nord, industrielle, mais aussi la partie sud, avec la plaine et la forêt à l'extrême sud. Les Montagnes de Roche se trouvaient à l'est du pays, à mi-chemin entre la forêt et la ville Jupiter. De cet endroit partait la rivière, qui traversait le pays jusqu'au nord-ouest où elle se jetait dans la Mer Noire.

Il existait donc trois façons d'accéder à la nature. Pendant que Mario et Janette se faisaient examiner, je réfléchis à savoir laquelle était la meilleure.

La première, la plus facile à réaliser, était de passer à l'est des montagnes. Mais ce devait être l'endroit le plus gardé et donc finalement le plus dangereux.

La deuxième consistait à traverser la rivière, mais la chose me semblait impossible car il n'y avait sans doute ni barque ni pont, et nager était dangereux voir mortel.

La troisième, passer par les montagnes, me sembla donc être la façon la plus réalisable de quitter le nord de Brace. A cet endroit, je supposais qu'il n'y avait pas énormément de danger ni de gardes.

A ce moment, alors que j'étais assise sur un banc inconfortable dans une salle remplie de monde, attendant que des machines finissent d'examiner les enfants dont je devais m'occuper, je sus comment quitter le monde que je détestais.

Pour la première fois de ma vie, j'eus de l'espoir.

Je pris la décision de partir dès le lendemain matin. J'avais peur et pendant quelques minutes j'hésitai. En tentant de fuir je prenais de gros risques. Je pouvais me faire arrêter par des gardes et être tuée. Il était possible aussi que je me perdisse.

Mais fuir était ce que je désirais le plus au monde depuis des années. Je n'avais rien à regretter en quittant cette vie.

Je devais essayer de partir.

Le lendemain, je me levai vers quatre heures du matin, pendant que tout le monde dormait. Je préparai mon sac, bien que je n'avais pas tellement d'affaires à prendre. Je saisis une lampe de poche, très petite mais très éclairante, afin d'y voir quelque chose dans la nuit.

Je sortis de l'appartement le plus discrètement possible.

Je n'avais prévenu personne de mon départ. Je savais que les autres auraient essayé de m'empêcher de partir. J'étais un peu honteuse de les abandonner, en particulier Mario et Janette dont j'étais responsable. Mais je n'étais pas triste de quitter mes colocataires car jamais je n'avais ressenti de l'amour ou de l'amitié pour aucun d'eux. Nous n'avions jamais été soudés ni même solidaires les uns envers les autres. J'espérais simplement qu'ils n'auraient pas de problèmes avec les autorités par ma faute.

Ce fut une fois dehors que je commençai à avoir peur. Les rues étaient heureusement vides, mais très éclairées, si bien qu'il m'était impossible de passer inaperçue (et que ma lampe ne servait à rien, mais ce n'est qu'un détail).

J'eus un moment d'hésitation. Le silence et le froid rendaient l'atmosphère inquiétante. J'avançais prudemment, m'attendant à voir débarquer un garde à tout moment.

Je pris le transport commun (grâce à un peu d'argent pris dans l'appartement), qui fonctionnait aussi bien le jour que la nuit, et me rendis à la ville Jupiter puis à la station la plus proche des montagnes. Le train était aussi vide et silencieux que les rues, ce qui aurait dû me rassurer mais qui me donnait au contraire des sueurs froides.

Je devais ensuite marcher jusqu'aux montagnes, qui se trouvaient à environ trente kilomètres de la station.

Là les choses se corsèrent car je ne parcourus même pas un dixième du trajet avant de tomber sur des gardes. Des barrières coupaient le chemin sur plusieurs kilomètres de large.

Un poste de surveillance se trouvait droit devant moi et je supposai qu'il n'était pas vide. Je devais passer entre les barrières ou les contourner sur des kilomètres ; l'un ou l'autre sans me faire voir.

Le plus sage était sans doute de faire le tour. Mais je ne savais pas quelle distance il aurait fallu que je parcourusse et j'étais plutôt pressée, le jour commençant à se lever. Là où j'étais il n'y avait plus beaucoup de constructions mais j'avais tout de même peur qu'une fois le jour levé les gens (et surtout les gardes) devinssent plus nombreux.

Je décidai donc malgré ma peur de traverser le barrage. J'essayai d'être la plus discrète possible, me glissant dans les ombres et marchant à pas de loup.

Je n'étais qu'à quelques mètres du poste lorsque j'arrivai aux barrières. Je pensai réussir à me faufiler, étant passée jusqu'à présent inaperçue. Mais à ce moment la porte du poste s'ouvrit brusquement et un agent en sortit.

Il se dirigea directement vers moi et m'interpella :

— Qui va là ?

J'eus un spasme de terreur en voyant le garde, à la carrure terrifiante. C'était sans doute parce que j'étais en pleine fuite, mais il me parut plus grand et plus costaud que tous les gardes que j'avais croisés avant lui.

Je ne savais plus quoi faire. J'étais complètement paniquée.

— Qui êtes-vous et que faites-vous ici ? demanda-t-il.

— Excusez-moi monsieur, je travaille pour le célèbre magasin de vêtement « Teliram », improvisai-je. On m'a envoyée ici afin de réaliser un sondage pour la nouvelle collection de... tabliers de cuisinières.

— Pour des cuisinières ?

— Pour les cuisinières spéciales du Souverain. Je dois questionner toutes les personnes dans un rayon de cinquante kilomètres autour de Jupiter.

— Si c'était vrai, on m'aurait prévenu.

Il sortit de sous sa veste une arme énorme. J'étais déjà morte.

— Ne tirez pas ! suppliai-je, plus affolée que jamais. Si je dis vrai, le Souverain sera très mécontent, et vous serez à votre tour exécuté. Vérifiez si mon histoire est vraie, d'abord.

— Ce n'est pas bête.

Il reposa son arme.

Les hommes du Souverain n'étaient vraiment pas des lumières. Franchement, qui aurait pu avaler une histoire aussi stupide que celle que je lui avais sortie ? Mais il sembla la croire et m'emmena de force avec lui jusqu'au poste.

Je regrettai presque mon désir de fuite. La grosse brute me poussait devant elle et me faisait mal. De plus, mes colocataires devaient être levés à présent et je me demandais ce qu'ils étaient en train de penser de moi en voyant que j'étais partie. Je les avais mis dans un grand embarras car l'un d'eux allait devoir s'occuper des petits.

Et puis j'étais certaine qu'ils allaient me dénoncer. La nouvelle de ma fuite se répandait peut-être déjà. Dans le pire des cas, les gardes du poste dans lequel j'étais sur le point d'entrer étaient au courant que la 1025893 s'était échappée de chez elle.

J'étais cuite.

Il n'y avait pas moins de sept agents à l'intérieur du poste.

La grosse brute répéta ce que je lui avais dit. Celui qui me sembla être le chef me jeta un regard menaçant.

— Ton numéro, me demanda-t-il.

— 1589632, inventais-je.

— Impossible. Les esclaves dont le numéro commence par quinze ont entre dix et douze ans. Tu en as au moins quatorze.

— Esclaves ? ne pus-je m'empêcher de répéter, incrédule.

— Ce n'est pas normal, dit-il aux autres. A partir de dix ans ils ne doivent plus pouvoir penser ainsi. Ils ont dû mal la régler. Il faudrait qu'elle aille au contrôle technique pour subir un lavage de cerveau.

Ces paroles m'effrayèrent. Mais je savais à présent ce que réalisaient les machines sur les enfants : des lavages de cerveaux. C'était pour cette raison que les gens ne semblaient jamais penser par eux-mêmes.

Mais pourquoi moi le pouvais-je ?

— Emmenez-la, ordonna le chef à la grosse brute. Si elle résiste, tuez-la.

Le garde m'attrapa et m'entraîna à l'arrière du poste.

A cet endroit était garé un engin que je n'avais encore jamais vu. Il volait grâce à deux hélices, avait un siège conducteur et contenait à l'arrière une sorte de cage suspendue dans le vide.

La brute me mit à l'arrière, s'installa à l'avant et fit démarrer l'engin qui s'envola. J'étais affreusement mal assise dans cette minuscule cage. Elle n'arrêtait pas de se balancer et je me cognais de tous les côtés, manquant même parfois de tomber de l'engin (et nous volions beaucoup trop haut pour que je pusse me le permettre).

Heureusement, le voyage ne dura que quelques minutes. Nous arrivâmes très vite au contrôle technique, non loin de Jupiter.

J'étais couverte de bleus.

La salle d'attente était bourrée de monde mais la brute ne s'en soucia guère et alla directement sonner à la porte de la salle des machines. Un homme en blouse blanche et à l'air mécontent nous ouvrit.

Le garde lui ordonna de m'ausculter sur le champ.

— Impossible, répondit sèchement l'homme en blouse. Les machines ont encore cent deux enfants à voir aujourd'hui. Qu'est-ce qu'elle a, elle ?

— Défaillance.

— Amenez-la moi demain matin. Le plus tôt possible.

— Je n'ai pas que ça à faire moi. Tant pis pour elle.

La grosse brute sortit son arme et la braqua sur moi.

Mon cœur faillit lâcher tellement j'eus peur. J'allai me mettre à pleurer et à supplier quand l'homme en blouse s'écria :

— Non ! Je dois l'étudier.

La brute reposa son arme. Il sembla très étonné qu'un homme puisse avoir de l'intérêt pour une simple fille comme moi.

Moi-même j'étais étonnée, mais surtout très reconnaissante envers l'homme à la blouse.

— Ce n'est pas que ça m'amuse, ajouta-t-il, mais ce sont les ordres, je dois savoir d'où vient la défaillance afin qu'elle ne se reproduise

pas sur d'autres enfants. Donnez-la moi, je vais la mettre en cellule jusqu'à demain matin.

La brute me tendit à l'homme comme si j'étais un vulgaire objet.

Je fus emmenée dans une pièce sombre dans laquelle se trouvaient trois cellules de prison, toutes trois vides. L'homme me jeta dans l'une d'elle, la referma à clef et plus jamais je ne le revis.

Je restai là des heures et des heures.

Il ne devait pas être loin de seize heures, j'avais faim, j'étais morte d'ennui et je commençais à regretter sérieusement ma tentative de fuite.

Mais plus que jamais je souhaitais partir très loin. Malgré la peur que j'avais de ce qu'il pouvait m'arriver, j'espérais toujours.

La solitude me pesa et je me mis à chanter :

*Pourquoi rester ?  
Pourquoi pleurer, tous les jours ?  
Et pourquoi faire ? Pourquoi s'en faire ?  
Moi je peux m'en aller au loin.*

*Je veux voir le monde !  
Traverser des pays nouveaux, des pays étrangers.  
Je suis bien sûr que là-bas c'est mieux qu'ici.  
Je ne veux pas être une esclave,  
Oh non !*

*Voir le monde là-bas !  
Voir l'herbe et les fleurs,  
Les champs et les forêts !*

*Pourquoi rester ici ?  
Là-bas c'est mieux qu'ici !*

*Je le sais bien.  
Comment je sais, peut importe !  
Je le sens...  
Je le sais !  
Il y a un monde là-bas, fait pour moi !*

*Je veux partir d'ici !  
Je veux partir d'ici,  
M'en aller, loin, loin, très loin,  
Voir la nature !*

*Moi je voudrais...  
Parcourir le monde.  
Moi je voudrais...  
M'en aller et chanter !  
Pour m'envoler vers le paradis !*

— Tu es complètement folle ! Tais-toi.

Une femme venait d'entrer et d'interrompre mon délire. Elle portait elle aussi une blouse blanche. Elle avait les cheveux longs et blonds et un visage doux et rassurant.

— Tu as de la chance que ce soit moi qui vienne d'interrompre, dit-elle. Tu chantais tellement fort que même à Mars tout le monde a dû t'entendre. Tu ne sais donc pas qu'il est interdit de fuir Brace ? Il est même interdit de l'espérer.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Je m'appelle Sofia. Je suis assistante ici.

Je me demandais si véritablement j'avais de la chance que ce soit elle qui vînt m'interrompre, puisqu'elle était assistante ici et que par conséquent son travail consistait à laver le cerveau des enfants.

— Je vais t'aider à sortir, ajouta-t-elle en chuchotant. Dans une heure, je reviendrai t'apporter à manger et je glisserai à l'intérieur les clefs de la cellule. Tu attendras alors une demi-heure. A ce moment, le chef mangera et il te suffira de te glisser par cette porte puis de passer dans la salle des machines, de sortir par la salle d'attente et de me retrouver dehors. Attention, sois discrète !

Je n'eus pas le temps de lui dire merci qu'elle était déjà partie.

L'heure qui suivit me parut affreusement longue.

Mais Sofia n'eut pas une minute de retard. Elle m'apporta un repas sans dire un mot. Je ne parlai pas non plus, de peur que nous soyons surveillées.

J'avais tellement faim que je faillis oublier de retirer la clef avant de manger. Le repas était constitué d'un sandwich et d'une gélule de vitamines (les gélules étaient la base de l'alimentation à Brace, il fallait même parfois s'en contenter).

Je devais ensuite attendre une demi-heure mais j'en avais tellement marre d'être enfermée et j'étais si excitée à l'idée que quelqu'un allait m'aider qu'attendre était au-dessus de mes forces.

Dix minutes après mon repas, j'ouvris la cellule, sortis et refermai avec soin.

Je traversai alors la salle, entrai dans un long couloir puis débouchai dans la salle des machines. Je fus effrayée de les voir à l'œuvre. Deux enfants d'environ trois ans étaient assis sur des chaises électriques

et avaient les bras et les jambes attachés. De longs câbles reliaient les chaises à des ordinateurs et à une grosse machine au centre de la salle.

Chaque enfant avait un casque sur la tête et un écran devant les yeux. Je n'arrivai pas à voir clairement ce qui était affiché sur ces écrans mais je distinguai des questions. A chaque fois qu'un des enfants répondait, une charge électrique lui était envoyée et je voyais son visage se tordre de douleur.

Cette image resta à jamais gravée dans mon esprit. Je restai là un moment, pétrifiée.

Puis je repris mes esprits et m'éloignai de ce spectacle horrible. Je franchis la porte menant à la salle d'attente et sortis de cet endroit affreux.

Sofia m'attendait déjà. En me voyant, elle fronça les sourcils.

— Tu es en avance, me dit-elle.

— Je ne pouvais plus attendre, lui répondis-je. Et puis, de toute façon, personne ne m'a vue.

— Bien. Alors, suis-moi.

Elle m'emmena jusqu'à la gare située à quelques minutes du contrôle technique.

En marchant, elle me demanda mon nom. Puis arrivée à destination, elle s'arrêta et me regarda droit dans les yeux.

— Aïna, veux-tu rentrer chez toi ou bien t'enfuir d'ici ?

— Ici n'est pas chez moi, répondis-je. Je veux partir le plus loin possible de cet endroit.

— Alors écoute-moi. Tu vas prendre le train jusqu'à Jupiter. Là-bas, tu chercheras la tour de garde. C'est un bâtiment immense, tu ne pourras pas ne pas le voir. Quand y seras, tu entreras dans un immeuble situé entre elle et le magasin de Jupiter. Tu prendras alors l'ascenseur jusqu'au sous-sol. Tu me suis ?

Je lui répondis « oui » d'un signe de tête.

Elle me donna de longues explications sur mon chemin jusqu'aux Montagnes de Roche et m'affirma que je trouverai de l'aide une fois là-bas. Je ne lui demandai pas plus d'explications.

J'aurais sans doute dû le faire.

